

CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL DE CAEN EN NORMANDIE

Janvier — Avril 2023

Voir
Danser
Parler n°1



Rendre visible

“Nous sommes là où notre présence fait advenir le monde. Nous sommes pleins d’allant et de simples projets, nous sommes vivants, nous campons sur les rives et parlons aux fantômes, et quelque chose dans l’air, les histoires qu’on raconte, nous rend tout à la fois modestes et invincibles. Car notre besoin d’installer quelque part sur la terre ce que l’on a rêvé ne connaît pas de fin.” (Mathieu Riboulet, Nous campons sur les rives)

Sept ans déjà que nous avons initié le projet de faire du centre chorégraphique national de Caen en Normandie un lieu pour la danse accessible à tous et toutes où l’on vient voir, danser et parler.

Nous tentons de construire un lieu du sensible où la danse est au cœur d’une vision artistique, politique et citoyenne. C’est un centre de création, d’accueil, de production et de diffusion de pièces chorégraphiques, un pôle ressource de formation et de recherche. C’est un lieu en partage avec les artistes, les habitant·es, les associations, les institutions culturelles, un lieu ouvert à la création artistique.

Éveiller la curiosité, stimuler les désirs de connaissance, s’ouvrir aux différences, partager de véritables expériences artistiques, intellectuelles et humaines ; ces enjeux sont une des clefs d’un nouveau modèle de développement juste et durable. C’est ce travail que mène l’équipe du centre chorégraphique quotidiennement.

Durant les trois prochaines années, à raison de trois numéros par an, le fanzine *Voir Danser Parler* nous permettra de rendre visible l’ensemble de nos activités, de partager des visions d’artistes et des savoirs.

Alban Richard





Katerina Andreou

Artiste associée au centre chorégraphique national de Caen en Normandie jusqu'en 2025, la chorégraphe, danseuse et musicienne grecque Katerina Andreou s'est – en quelques années à peine – distinguée comme l'une des figures les plus singulières et passionnantes de la jeune génération.

Katerina Andreou est une artiste curieuse, exigeante et opiniâtre, pour qui la danse est une vocation qu'il a fallu apprendre à identifier, un choix qu'il a fallu apprendre à assumer. Elle grandit à Athènes au sein d'une famille nombreuse, avec deux sœurs et un frère, et c'est sa mère qui l'inscrit, quand elle a cinq ans, à l'école de danse du quartier, presque par hasard. Loin d'être une révélation, l'expérience lui est d'abord pénible : *"Je me rappelle ma détresse pendant la première année. Je ne supportais pas que les habits me collent au corps et que la professeure parle si fort par-dessus de la musique. J'étais la plus petite et j'ai trouvé l'environnement assez hostile. Au bout de quelques mois, j'ai demandé à arrêter la danse et à faire du sport, mais ma mère a insisté en me changeant d'école de danse. Et ça a mieux marché."* Elle ne lâchera pas ces cours, en parallèle de son cursus scolaire. L'autre contact qu'elle entretient avec la danse, dans un environnement familial où la culture n'est pas centrale, ce sont les fêtes du village dont est originaire son père, dans la région de l'Épire, au nord de la Grèce, où elle passe tous ses étés. Ces soirées sont rythmées par les danses traditionnelles que son père, avocat, aime mener : *"J'ai cette image d'un chevreuil qui saute, se souvient Katerina Andreou. J'ai l'impression que dans ces petits sauts-là, se concentraient toute sa joie et sa nostalgie. C'est quelque chose qui est resté avec moi. Quand j'étais petite, ça a longtemps été l'image que j'associais à la danse et à la joie."* Mais dans son parcours, la danse reste une activité de loisir et la jeune femme se dirige vers des études de droit, marquée par un héritage familial et une logique de sécurité matérielle qui finit par la rendre malheureuse. Elle exerce le métier d'avocat pendant presque un an. Katerina Andreou a

23 ans et l'impression de gâcher sa vie. *"D'un coup, cela m'a paru assez évident qu'il fallait que je postule aux examens d'entrée à l'école publique de danse d'Athènes, avant d'être rattrapée par la limite d'âge. À l'époque, ça a été très dur de convaincre mes parents et mon entourage que ce n'était pas une décision immature et folle mais bel et bien nécessaire."* C'est le début d'un parcours de formation et d'apprentissage, où la guident sa curiosité et sa joie de découvrir des esthétiques et des pratiques. En 2011, à l'issue de sa formation, constatant les limites de l'écosystème de la danse en Grèce, Katerina Andreou s'établit en France. Elle intègre ESSAIS, le master en création chorégraphique du Centre National de la danse contemporaine d'Angers, dirigé par Emmanuelle Huynh. *"En France, tout me paraissait agréable, magnifique et nouveau,"* se souvient Katerina Andreou, qui travaille en tant qu'interprète avec DD Dorvillier, Jocelyn Cottencin, Anne-Lise Le Gac ou Lenio Kaklea, et traverse ainsi des esthétiques et des approches différentes de la danse. Surtout, elle poursuit en parallèle un travail de recherche personnel qui va finir par s'incarner en un objet chorégraphique. Invitée par Lenio Kaklea à présenter ses recherches lors d'un Focus Grèce du festival DañsFabrik à Brest, elle se voit proposer des dates par plusieurs programmatrices présentes à l'événement : *"Ces promesses de dates, pour moi, ont fait la pièce. Jusque-là, c'est quelque chose que je faisais seule en studio et cette perspective m'a poussée à finaliser l'objet et à lui donner une forme publique plus serrée."* C'est ainsi que naît *A Kind of Fierce*, premier solo qui reçoit le prix Jardin d'Europe 2016 au festival Impuls Tanz de Vienne. Traversée par la question du libre arbitre, la pièce pose

les bases d'une émancipation personnelle et ose une première réponse à la question qui guide ses recherches : *"Comment être seule devant un public, avec mes propres outils et mon travail ?"* En 2018, BSTRD lui permet d'approfondir sa réflexion et sa pratique mais aussi de déconstruire les codes hérités de sa formation, en s'inspirant des communautés des danses urbaines et de la house, pour un résultat plus littéral et radical. Imaginée avec Natali Mandila pendant la crise du covid, *Zeppelin Bend* (2021) est son premier duo, un travail sur l'amitié qui lui permet de tenir durant cette période difficile et d'aller vers un autre solo, *Mourn Baby Mourn* (2022). Dans cette nouvelle pièce, elle transcende une tristesse et une détresse qui dépassent sa seule personne, symptômes d'un mal collectif. Pour *Mourn Baby Mourn*, comme pour BSTRD (présenté au public caennais en mai dernier), Katerina Andreou a bénéficié de plusieurs semaines de travail au ccn de Caen. Dans les mois qui viennent, la chorégraphe va intensifier sa présence sur le territoire, en développant des projets d'action culturelle et des collaborations inédites. *"Dans la production chorégraphique, on peut vite être isolée. On peut être partout et nulle part en même temps. Cette association me permet de me sentir quelque part"*, analyse la chorégraphe qui, fidèle à sa curiosité et son goût des rencontres, a notamment entamé un projet avec les joueuses du Roller Derby Caen. *"Ce sont des femmes très fortes, que j'admire. Cela m'intéresse de rencontrer les actrices de certaines scènes et communautés qu'on ne voit pas partout. Pour faire le lien et rendre plus visible cette coexistence des pratiques et des gens."*

“Il n’y a aucun risque à être curieux”

Depuis 2015, Alban Richard et Catherine Meneret assurent la direction du centre chorégraphique national de Caen en Normandie, sur les bases d’un projet ouvert et humaniste. Retour sur une politique singulière, dont les enjeux dépassent le seul cadre de la danse.

→ *Dying on Stage* de Christodoulos Panayiotou, le samedi 11/03, 15h au ccn

→ *Danse et cinéma “Focus Lucinda Childs”*, le jeudi 13/04, 20h au Café des images, Hérouville-Saint-Clair

→ *Calico Mingling, Katema, Reclining Rondo, Particular Reel* Lucinda Childs / Ruth Childs, les mercredi 3 et jeudi 04/05, 20h au ccn

Quelles sont les missions d'un Centre chorégraphique national ?

Alban Richard — Les 19 Centres chorégraphiques nationaux, créés en 1984, ont d’abord essentiellement été des lieux de résidence, de création et de production d’un ou une artiste. Au fur et à mesure, le cahier des charges de ces institutions s’est développé, avec de nouvelles missions liées à l’ouverture du lieu, au développement de la culture chorégraphique (sur la ville d’implantation comme sur l’ensemble du territoire autour) mais aussi à la formation professionnelle, au rôle de lieu ressource ou encore aux dispositifs “accueil studio” et “artiste associé”. Les Centres chorégraphiques sont ainsi devenus l’un des supports essentiels de la création, de la production et de la diffusion de la danse en France. Mais beaucoup n’ont pas de salle de spectacle. Souvent, au fil des années, les Centres ont adapté leurs lieux pour pouvoir accueillir du public, même si cela ne rentre pas dans leurs missions.

Quelles sont les grandes lignes du projet que vous portez depuis votre arrivée ?

AR — Historiquement, l’ex Basse-Normandie a très peu d’histoire avec la danse. Avant nous, Héra Fattoumi et Éric Lamoureux ont travaillé à assainir financièrement la structure et à ouvrir le lieu, en achetant un gradin et en imaginant un festival. L’enjeu principal du projet que Catherine et moi portons, c’est la question de la visibilité de l’ensemble de nos corps dans la société. Il est né de la volonté de travailler sur un large éventail d’entrées possibles, qui irait de la fête (avec la Big Party) au forum “Créer les conditions de sa santé”, en passant par la programmation. Nous

faisons en sorte que l’œuvre soit au centre de tous nos projets : l’accompagnement des artistes, la programmation et l’ensemble des actions d’éducation artistique et culturelle. L’idée est de partir de l’œuvre pour que les personnes traversent un processus de transformation, via la pratique ou le regard. Pour cela, nous imaginons une multiplicité de rencontres possibles, de la conférence cinématographique au *dance floor*, en passant par la performance au sein d’un festival électro ou d’un musée. Et nous voulons embrasser les questions liées à la notion de visibilité : les corps empêchés, les corps malades, les corps des personnes exilées, des personnes LGBTQ, mais en essayant de faire venir tout le monde, tout le temps.

Catherine Meneret — Ce qui nous guide, ce n’est pas de nous adresser à tous mais de nous adresser à chacun, ce qui est très différent. Si chacun trouve des raisons de venir dans ce lieu, alors il appartient à tout le monde. Et le médium du corps est le plus simple pour s’adresser à chacun. On se saisit tout de même de la parole mais ce n’est pas de l’ordre du discours, plutôt de l’échange. Nous avons pensé le CCNCN comme un lieu où les gens sont les bienvenus, où ils sont accompagnés, où leur curiosité sera éveillée, quelle que soit leur appréciation de telle ou telle proposition. Il n’y a aucun risque à être curieux.

Alban, comment s'articulent votre activité de chorégraphe et ce poste de directeur ?

AR — Quand je postule à la direction du CCNCN, j’ai plus de 15 ans de compagnie et j’ai vraiment envie de progresser sur la compréhension de ce qu’est une institution. Je n’ai pas envie d’être artiste associé mais véritablement de traverser tout ce

qu’implique un poste de direction. Il a donc fallu travailler avec Catherine pour mettre en place un duo de direction, réfléchir à des aspects d’organisation du travail, faire des entretiens d’embauche. Je tenais vraiment à être impliqué : dans la vie de l’équipe mais aussi dans la relation avec les partenaires financiers, la tutelle, le réseau des Centres nationaux. Il y a un éventail de présences qui m’intéressait beaucoup. J’aime l’idée de donner un atelier à quarante étudiants le matin et d’enchaîner avec une réunion de cadres avant de rencontrer une compagnie puis de travailler sur une création personnelle. Cela m’a appris à compartimenter le temps, la pensée et le langage.

CM — C’était assez naturel pour nous d’envisager une codirection. Les points de vue et les approches de chacun tissent un dialogue qui place le projet au milieu, et pas la personne. Nous étions d’accord sur l’absence de lien hiérarchique ou purement administratif entre nous. Alban a considéré que son projet serait plus riche si les axes qu’il posait étaient partagés, discutés et ouverts à d’autres points de vue. Le projet est au centre et on y revient toujours.

Répertoire contemporain

Comment construisez-vous la programmation du CCNCN ?

CM — Nous avons une succession de paramètres à prendre en compte, qui vont de la capacité d’accueil de notre salle au budget dont nous disposons. Pour certains projets plus importants, il faut un plus gros plateau et donc un partenaire. Il y a donc un

travail à faire pour convaincre les partenaires et cela passe par la compréhension de leur programmation et de leurs axes de travail afin de proposer des projets qui leur correspondent autant qu’à nous. C’est un premier paramètre, qui nécessite de l’inventivité, un réseau et une vision assez large du paysage chorégraphique. L’autre paramètre, c’est simplement les pièces qui sortent cette année-là ou qui viennent de sortir. Nous avons aussi en tête ce que nous avons déjà donné à voir aux Caennais et ce qu’ils n’ont pas vu. Nous savons qu’il faut alterner les pièces exigeantes et celles plus faciles d’accès, pour travailler la confiance et la curiosité du public. C’est un processus à la fois organique et artisanal.

AR — Je travaille beaucoup sur la notion des contraintes, qui sont des conditions de réalisation. Et le lieu est très contraignant techniquement, ce qui met en place certaines choses. Il y a également des contraintes d’enjeux territoriaux, de façon à couvrir au mieux le territoire. Je pense aussi qu’on gagne de la confiance quand il y a des chocs : quand on programme le solo de la chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin ou *Romances inciertos*, *un autre Orlando* de François Chaignaud et Nino Laisné, les deux-cents personnes qui sont là sont durablement marquées : non seulement elles reviennent mais elles en parlent autour d’elles. Nous sommes sur la notion de répertoire contemporain, avec des autrices et auteurs qui sont dans des questionnements esthétiques très divers, à des moments très différents de leurs carrières, mais qui tentent des choses. **CM** — Nous partageons un rapport au travail, à l’artiste qui travaille, qui cherche, qui s’y colle. Nous travaillons la question des contenus en profondeur et notre travail est

guidé par une logique et une cohérence très fortes, qui dépassent les seules questions chorégraphiques pour toucher à des valeurs philosophiques.

Dans la programmation 2023, quel est le coup de cœur ou le spectacle que vous aimeriez particulièrement conseiller ?

CM — Sans hésiter : *Dying on Stage*, de Christodoulos Panayiotou. Je n’avais jamais vu un projet qui réunisse tous les fondamentaux du spectacle et de l’émotion, en parlant à chacun. C’est une conférence qui parle de la mort sur scène, d’un point de vue littéral comme d’un point de vue abstrait. En évoquant des spectacles qui relèvent de la pop culture, du cinéma, de la danse, de l’opéra et du théâtre, il embrasse quelque chose de fondamental, qui nous touche au plus profond, en 5 heures qui passent comme 10 minutes. C’est fou.

AR — Je voudrais évoquer les pièces de Lucinda Childs, qui seront reprises par sa nièce Ruth. C’est un moment assez rare, qui nous permettra de voir ces pièces emblématiques du milieu des années 70 et de comprendre, en une heure, ce qu’est le minimalisme. On est en face d’un monument de composition, la quintessence d’un mouvement esthétique. Et nous avons imaginé un parcours, avec la projection au Café des images d’un documentaire sur Lucinda Childs et un film de Babette Mangolte sur l’une des pièces que l’on verra interprétée par Ruth Childs. Soit une façon très concrète de voir à quel point elles gardent une austérité et une radicalité qui sont toujours opérantes aujourd’hui.

→
Vivace, d'Alban Richard.
Un étonnant voyage musical et gestuel, au fil d'une playlist allant du baroque à la pop, des musiques traditionnelles à l'électro, des titres dont la pulsation varie de 132 à 170 battements par minute. En tournée le 18 janvier à Cholet, le 19 janvier à Changé, le 7 mars à Verdun, le 11 mars à Saint-Lô, le 31 mars à Athis-de-l'Orne...



Avec sa Collection tout-terrain, le centre chorégraphique national de Caen a pour ambition de diffuser le plus largement possible des pièces conçues spécialement pour s'adapter à tous les lieux et contextes. L'idée ? Aller à la rencontre du public partout sur le territoire, avec des spectacles pensés pour 2 interprètes, des formes courtes à la fois exigeantes et accessibles au plus grand nombre, à commencer par celles et ceux pour qui la danse contemporaine n'est pas un terrain familier. Créée en 2018, la collection compte à ce jour trois pièces : *Vivace* (Alban Richard), *Impressions, nouvel accrochage* (Herman Diephuis) et *Fantasie minor* (Marco da Silva Ferreira).

La création des pièces est elle-même fortement ancrée sur le territoire normand : le ccn s'est associé à la communauté d'agglomération de la baie du Mont-Saint-Michel et la municipalité de Saint-Pierre-Église pour imaginer des résidences décentralisées : *Vivace* et *Impressions, nouvel accrochage* se sont ainsi créées sur le territoire qui allait plus tard les accueillir. L'occasion de mettre en place des ateliers ou des rencontres entre les artistes et les habitant·es alentour.

La rencontre peut aussi avoir lieu après le spectacle, lors de moments d'échanges qui permettent parfois de poser des mots sur ce qu'on vient de voir et ainsi déjouer les clichés qui collent souvent à la danse contemporaine.

Tout ici est léger, l'équipe comme les contraintes techniques, de sorte que la pièce peut être aussi bien jouée sur la scène d'un théâtre que dans des espaces pas particulièrement dévolus à la danse. La Collection tout-terrain a ainsi investi les espaces de vie de l'Université de Rouen Normandie, sur la pause du midi, ou encore des salles des fêtes, des parcs, des cours d'école ou des gymnases mais aussi la terrasse du château de Creully, un pré à Falaise, le jardin du prieuré de Saint Cosme, une grange à l'Abbaye de Maubuisson. *Vivace* et *Fantasie minor* ont aussi été jouées sur un quai du port de Toulon, un lieu qui a donné des idées aux deux jeunes interprètes de *Fantasie minor*, qui ont conclu la représentation par un plongeon dans la mer. Une belle métaphore de l'invitation faite au public à plonger dans le grand bain de la danse contemporaine.



←
Fantasie minor, de Marco da Silva Ferreira.
Quand le poids des corps, de la musique et des codes classiques ou hip hop s'envolent pour offrir des variations inédites et inventer un nouvel espace de partage ouvert aux sensibilités. En tournée le 17 janvier à Rouen, le 29 janvier à Rennes, le 11 mars à Saint-Lô, le 1^{er} avril à Tremblay-en-France, le 23 avril à Ílhavo (Portugal)...



←
Impressions, nouvel accrochage, d'Herman Diephuis.
Les possibilités d'une relation à deux, explorées par petites touches dans un voyage du 19^e siècle à nos jours, où le classique vogue vers le krump et où Debussy devient électro. En tournée le 18 janvier à Cholet, le 8 février à Toulouse, le 11 février à Gindou, le 25 mars à Fleurance...

La Collection tout-terrain en chiffres :

- 15 000 spectateurs
- 161 représentations
- 80 actions avec les publics
- 20 personnes en tournée
- 11 chaussettes perdues
- 3 spectacles
- 1 saut à la mer

4 questions à Marco da Silva Ferreira

Le chorégraphe portugais Marco da Silva Ferreira signe la troisième pièce de notre **Collection tout-terrain**, *Fantasie minor*. Retour sur la conception de ce duo, créé au printemps 2022 en Normandie et déjà programmé dans de nombreux lieux en France cette année.

Comment avez-vous conçu *Fantasie minor* ?

C'est un duo avec de jeunes danseurs originaires de Caen, Anka et Chloé, ce qui était le premier intérêt de cette création. Après les avoir rencontrés, j'ai essayé de trouver les points de jonction entre nos chemins respectifs. Leur pratique des danses urbaines mais aussi le fait qu'ils soient l'un et l'autre autodidactes et aient tout appris ensemble, ont considérablement influencé la pièce. Quand ils dansent aujourd'hui, ils réactivent quelque chose de très joyeux et presque enfantin, qui me laisse imaginer comment ils pouvaient être quand tout a commencé pour eux. Mais ce sont désormais de jeunes adultes et chacun se fraye son propre chemin et fait ses propres découvertes. Et en termes de rythme comme d'émotion, la musique de Schubert que j'utilise pour *Fantasie minor* me permet d'explorer ce sentiment de fraternité et du temps qui passe, que ces deux-là traversent ensemble.

En quoi *Fantasie minor* se démarque de vos autres pièces ?

Elle est légèrement différente de mes précédentes pièces, dans la mesure où elle est plus personnelle. D'habitude, mon travail se penche sur les dynamiques de groupe et la façon dont l'individu interagit avec le groupe : soit vers un plus grand sens du collectif soit vers une plus grande tension entre le "moi" et le "nous". Ces idées sont absentes de *Fantasie minor* mais je peux en revanche y déceler des points communs avec les scènes les plus personnelles de *Bisonte* et avec la conférence performée que j'ai donnée sur ma pièce *Brother*, intitulée *A solo about Brother*, où je jouais avec la réalité et la fiction.

Comment les contraintes de la Collection tout-terrain ont-elles guidé vos choix ?

La pièce devait être suffisamment resserrée pour ne pas dépendre de l'endroit où elle serait donnée et l'environnement ne devait pas trop interférer sur la performance. J'ai donc imaginé une petite scène qui serait le terrain de jeu, la fiction, quand l'espace tout autour serait la réalité. De plus, l'action se déroule de façon rapide et rythmée, sans beaucoup de moments de contemplation. J'ai tenté de réduire au maximum les moments où le public pourrait être distrait par un environnement potentiellement très bruyant.

Vous a-t-il semblé que *Fantasie minor* pouvait être légèrement différente en fonction des endroits où elle se jouait ?

Je n'ai pas accompagné toutes les performances et celles que j'ai vues prenaient place dans un théâtre. Mais je peux facilement imaginer que la pièce change en fonction des caractéristiques de chaque endroit. La concentration du public peut varier et les connections s'établir à différents niveaux. Par exemple, certaines images qui sont très belles sur un plateau, grâce à la lumière et à la pureté de l'endroit, passeront inaperçues sans les conditions techniques d'un théâtre, quand d'autres moments ressortiront davantage dans un autre contexte. Mais le cœur de la pièce ne change pas et les retours du public portent toujours sur la douceur et le compagnonnage qu'incarnent les danseurs ou sur l'aspect ludique de leur relation. Comme si les spectatrices et spectateurs étaient témoins de quelque chose d'intime, qui résonnerait avec leurs propres souvenirs d'amitié, entre complicité et détachement.



Né en 2020, au plus fort de la crise sanitaire, le projet ARCHIPEL offre à des architectes et des artistes un cadre de travail privilégié. Ancré dans l'espace urbain normand et porté par une demi-douzaine de structures culturelles, dont le ccncn, ARCHIPEL propose aux participants le confort d'un temps long dédié à la recherche, où danse, musique, street art, architecture et arts visuels dialoguent en toute liberté. Cinq sessions réparties en deux chapitres ont eu lieu en 2020-21 et trois nouvelles sessions forment un troisième chapitre autour de la Maison de Quartier de Saint-Jean-Eudes, de novembre 2022 à mars 2023. Chaque session réunit entre dix et vingt participants.
→ labo-archipel.org

Regards sur le monde alentour. Une page pour voir, penser, parler.

Ouvrir les futurs : le squat de la pouponnière

Collectif informel d'associations, ONG et structures culturelles, "Ouvrir les futurs" imagine des actions et programmations autour de l'hospitalité, de la solidarité et des problématiques migratoires à Caen et dans la région normande. Comment s'informer ? Comment aider ? C'est à ces réflexions que nous voulons prendre part. Début novembre 2022, l'Assemblée Générale de lutte contre toutes les expulsions officialisait l'existence d'un nouveau squat à Caen, dans l'ancienne église du 38, rue d'Auge, inoccupée depuis la fin mai et le déménagement de la pouponnière, structure d'accueil gérée par le département. Dans les lieux, des familles et des hommes seuls en situation d'exil, à qui l'AG apporte un soutien matériel et

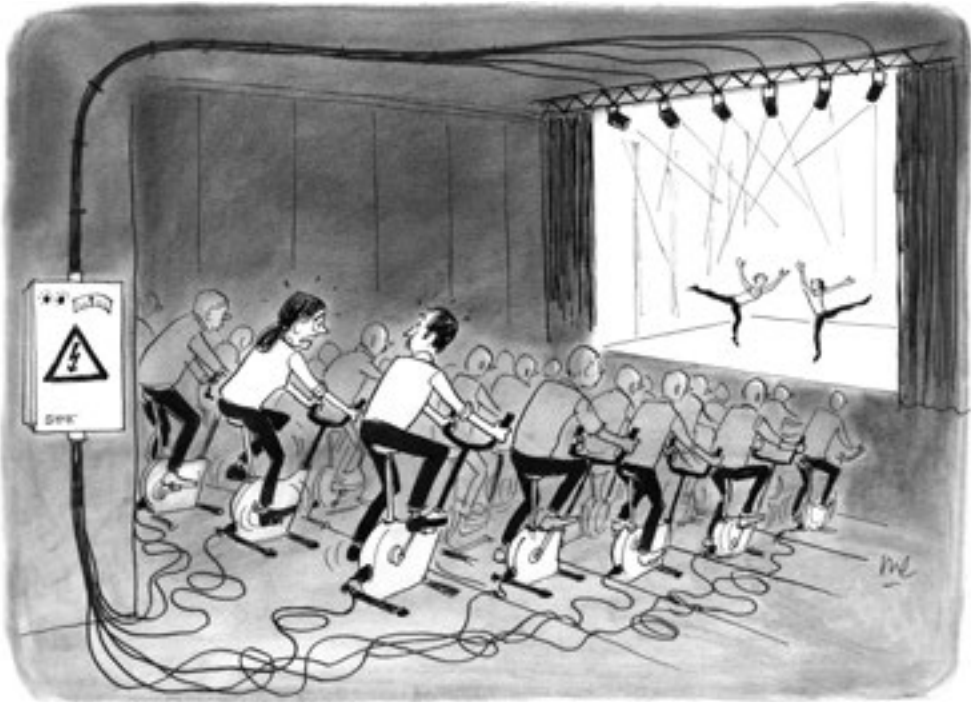
juridique. Mais ce n'est pas tout : l'association travaille aussi à des rencontres et à un changement de regard sur l'autre. Ainsi, le dimanche 20 novembre, les habitant·es du quartier (et toutes les Caennais·es) étaient invité·es à découvrir le lieu et échanger sur la thématique du logement. Discussions avec les résident·es et les militant·es pour comprendre les enjeux du squat, partage d'un repas et d'un concert, animations pour les enfants, tout était pensé pour un moment différent et solidaire. Aujourd'hui, chacun·e peut aider à la mesure de ses moyens et l'AG a publié la liste précise de ses besoins, à retrouver sur son site, ainsi qu'une cagnotte en ligne.
→ agcontrelesexpulsions.wordpress.com

La culture en transition(s)

Les jours, les mois et les années passent et s'installe le constat implacable - et scientifiquement documenté - du changement climatique, dont les conséquences sont si graves, préoccupantes et nombreuses qu'elles devraient faire l'objet de vastes politiques publiques à l'échelle des états. Hélas, de rapports du GIEC ignorés en accords a minima dans les conférences des Nations unies, les gouvernements en font trop peu, pris entre lourdeurs administratives et intérêts contraires. Face à cette inertie, la société civile se mobilise plus largement et le monde de la culture réfléchit à des questions qui le concernent aussi : "Pas de spectacle vivant sur une planète morte", assène le manifeste de l'association ARVIVA (Arts Vivants, Arts Durables), qui fédère producteur·ices, technicien·nes, lieux de création, de diffusion et de formation, festivals, équipes artistiques et opérateur·ices du spectacle vivant, pour "entreprendre une transition écologique et agir sans attendre pour un monde juste et durable". Au programme, une charte des membres, des ressources docu-

mentaires et des rencontres nationales pour l'écologie dans le spectacle, dont la deuxième édition s'est tenue à Marseille du 28 au 30 novembre 2022. Ce n'est pas la seule du genre et à Strasbourg, en octobre dernier, a eu lieu le forum "Where to land : Le spectacle vivant européen prépare sa révolution écologique",

pour réfléchir à ces enjeux. Parmi eux, le collectif Eurocities qui fédère 200 villes de 28 pays, représentant 130 millions de personnes, imagine des solutions à l'échelle locale. Ou encore le SYNDEAC (Syndicat des entreprises artistiques et culturelles), aux avant-postes d'une réflexion qui invite à repenser le lien aux territoires, à inventer de nouveaux protocoles de création et de nouvelles modalités de diffusion des œuvres. En privilégiant, par exemple, des "tournées vertes" qui obéissent à une mobilité raisonnée et s'appuient sur les partenaires locaux ; en abandonnant la logique de concurrence pour privilégier celle de parcours d'artiste ; en imaginant aussi des réponses modestes mais ciblées à des problèmes précis, à l'image d'Angers Nantes Opéra qui encourage ses spectateurs à privilégier les transports en commun, gratuits pour les détenteurs d'un



-Il paraît que le spectacle dure 4 heures !

qui a réuni élus locaux, petites et grosses structures, compagnies, associations, entreprises, think tank (comme le Shift Project de Jean-Marc Jancovici) et différents collectifs

billet de spectacle, deux heures avant et deux heures après la représentation. L'articulation est possible et stimulante entre grands axes de réflexion et propositions très concrètes.

PLAYLIST

La playlist de Jan Martens

En amont de la représentation de sa dernière pièce, *any attempt will end in crushed bodies and shattered bones*, nous avons demandé au chorégraphe belge Jan Martens de nous concocter une playlist de 5 chansons. Le résultat n'est pas sans rapport avec son spectacle, à découvrir les 16 et 17 mars à la Comédie de Caen, Théâtre d'Hérouville.



- Ruby Elzy & Arthur Kaplan
Sometimes I Feel Like a Motherless Child
- Henryk Górecki / London Sinfonietta / Elzbieta Chojnacka
Concerto for harpsichord and orchestra (Opus 40)
- Kae Tempest
People's Faces
- Max Roach & Abbey Lincoln
Tryptich: Prayer/Protest/Peace
- Lauryn Hill - *I Find It Hard to Say (Rebel)*

STAGES

Un week-end ensemble

Le ccn de Caen vous propose régulièrement des stages le week-end, ouverts à chacun·e pour expérimenter avec son corps, au tarif unique de 20€. Ce trimestre, deux rendez-vous sont au programme :

Duo enfant/adulte "De la douceur dans nos gestes"
Mélanie Perrier, autour de son spectacle *Et de se tenir la main*

Un temps privilégié de rencontre sensible entre parents et enfants autour des mains et des gestes. Chacun viendra assouplir, croiser et mettre en mouvement sa relation avec son enfant ou son adulte complice. Nous réapprendrons ensemble à mettre de la douceur dans nos gestes.
↳ **Samedi 25 (14h-17h) et dimanche 26/02 (10h-13h) au ccn**

Danse & écologie 1 "Paysages sensibles"
Sylvain Prunenec

En immersion dans le site naturel de la Roche d'Oëtre et des gorges de la Rouvre, ce stage propose d'interroger la place des corps dans ce paysage exceptionnel de Suisse normande alors que les effets du changement climatique le transforment déjà.
Avec Territoires pionniers | Maison de l'architecture - Normandie, dans le cadre de Chantiers communs
↳ **Samedi 11 (14h-17h) et dimanche 12/03 (11h-16h) à la Roche d'Oëtre (Orne)**

Voir Danser Parler :
Édité par centre chorégraphique national de Caen en Normandie
Halles aux granges, 11-13 rue du Carel,
BP 75411, 14054 Caen cedex 4

+ d'infos, tarifs et réservations en ligne sur notre site internet :
→ ccncaen.eu

Retrouvez-nous sur :
f @ccn.caen.normandie
i @ccn_caen
v @ccncaennormandie

Direction de la publication : Alban Richard & Catherine Meneret
Rédaction en chef : Vincent Théval
Coordination et relecture : Aurélien Barbaux
Photographies : Martin Argyroglo (p. 11), Mehdi Benkler (p. 16), Bea Borgers (p. 9), Raphaël Chatelain (p. 8), Marc Coudrais (p. 9), Phile Deprez (p. 1, 3, 9), Marine Duchet (p. 8), Manon Jaupitre (p. 8), Virginie Meigné (p.13), Agathe Poupeney (p. 4, 8, 10), Hélène Robert (p. 9), Stine Sampers (p. 15), Dorothée Thébert Filliger (p. 8), Alban Van Wassenhove (p. 11)
Dessin : Martin Étienne
Conception graphique : Murmure
Impression : Imprimerie PCL (Suisse)
Tirage : 5000 exemplaires

Licences d'entrepreneur de spectacles N° 1 L-R-21-9119 / L-R-21-9120 ; N°2 L-R-21-8431 ; N°3 L-R-21-9022 — Le centre chorégraphique national de Caen en Normandie est subventionné par le Ministère de la Culture – DRAC Normandie, la Région Normandie, la Ville de Caen, le Département du Calvados, le Département de la Manche et le Département de l'Orne.



Un printemps avec Lucinda Childs



↳ Jeudi 13/04 **Focus Lucinda Childs** au Café des images, Hérouville-Saint-Clair,
avec la projection de deux films documentaires réalisés par Patrick Bensard :
Lucinda Childs (2006, 52') et *Post-Scriptum* (2011, 26').

↳ Mercredi 03 et jeudi 04/05 **Calico Mingling, Katema, Reclining Rondo, Particular Reel** au ccn
de Caen : la chorégraphe Ruth Childs recrée quatre performances mythiques signées par sa tante
Lucinda Childs dans les années 70.